

ADAM



MÈRES D'ASILE

Maryam Touzani suit avec douceur l'amitié inattendue entre une future fille-mère et une femme veuve, qui se portent mutuellement secours.

Adam a beau être le nom du premier homme dans la Genèse, ce sont deux femmes qui lui préexistent dans le film de Maryam Touzani. Un bébé vient au monde entre les murs d'une maison du vieux Casablanca, édiée comme un gynécée hors temps où l'on aura vu s'épanouir, au gré du récit, une forme d'harmonie au féminin. Le film narre en effet la rencontre entre Samia, jeune femme vagabonde ayant fui son village et le déshonneur qu'attire sur elle une grossesse illégitime, et Abla, la veuve qui lui accorde l'asile sous son toit - d'abord de mauvais gré. Mère d'une petite fille qu'elle aime mal, et femme cuirassée dont le cœur se dissimule sous une épaisse corne de chagrin, cette dernière mène une vie industrielle tout entière tournée vers la marche de sa boulangerie à domicile.

Abandon

Mais ni l'une ni l'autre ne souscrit à l'école souffreteuse des mères courage qui souvent dans les films portent le poids du monde sur leurs épaules. Adam vise pudiquement à organiser le télescopage de leurs solitudes pour qu'elles s'agrègent, retournant leur abandon respectif en une possibilité de se réparer mutuellement, de se tenir chaud. Touzani construit donc pour cette famille d'adoptantes une insularité heureuse où les hommes n'entrent que sur la pointe des pieds, une enclave percée d'une unique fenêtre sur la médina par laquelle écouler les pâtisseries confectionnées au jour le jour. La fiction peut faire cela, offrir la consolation d'une amitié à une veuve esseulée, un lit chaud à une sans-abri au ventre rond, des rziza ruisselantes de beurre à une fillette. En laissant à son duo d'actrices - le beau visage sévère, taillé au biseau de Lubna Azabal, et la rondeur robuste de Nisrin Erradi - le soin de ne pas laisser ces douceurs se muer en sirop.

Si le nom de Nabil Ayouch s'est imposé en grosses lettres sur la carte du cinéma marocain ces dernières années, c'est en producteur qu'il figure au générique d'Adam, 1er long métrage réalisé par son épouse Maryam Touzani

Onction

Adam est avant tout un film d'appriovissement et, incidemment, regarde ses héroïnes de manière charnelle. Toute une iconographie domestique rappelant les scènes de genre de Vermeer s'incarne dans les espaces de quiétude suave où les deux femmes pâtissent. On a déjà beaucoup vu ce jeu de porosité entre les motifs de la maternité nourricière et de la gourmandise comme réveil au sensuel - où la pâte des rapports renvoie à celle des galettes que l'on pétrit, et la complicité nouée près des fourneaux à la plénitude du pain ventru qui lève dans le four.

Touzani entretient un rapport très pieux avec ses images, tableau de tons bruns et ocre sur lequel une lumière soyeuse couche ses feux, et dédie plus singulièrement cette onction à deux figures marginales aux yeux de la société marocaine traditionnelle : la femme mûre célibataire, économiquement indépendante, et la fille-mère qui, en projetant d'abandonner son enfant bâtard, espère le soustraire à sa disgrâce. Cette subversion fait qu'on excuse au film (nourri des souvenirs d'enfance de sa réalisatrice) la préciosité un peu satinée du culte qu'il rend à une féminité perçue comme «authentique», venue du fond des âges.